

# Ce que le porno fait aux adolescents...

Éric Bidaud

DANS TIERS 2017/2 N° 20 , PAGES 77 À 92

ÉDITIONS ASSOCIATION POUR LA MÉDIATION FAMILIALE

ISSN 2112-6984

DOI 10.3917/tiers.020.0077

Date de mise en ligne : 30/06/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-tiers-2017-2-page-77?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Association Pour la Médiation Familiale.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Ce que le porno fait aux adolescents...<sup>28</sup>

*ERIC BIDAUD*

*Psychologue clinicien, psychanalyste,  
professeur de psychopathologie,  
Université Paris Diderot. SPC.*

---

La question des adolescents est récurrente en médiation familiale. Avec un regard de psychanalyste, l'auteur l'aborde ici par le biais de la sexualité. Là où, chez l'adolescent, « la jouissance pose question » et où la place de l'autre dans le sexuel angoisse et interroge. Il prend comme exemple le « porno ». Il le distingue au vu de son extension actuelle dans les médias et le numérique, de l'existence à toutes les époques de la pornographie. Il devient un « marché sans secret ». Or le porno, dans la mesure où il montre sans cacher, ou il « met l'amour à l'écart », a un effet direct et violent, car l'image agit directement sur le fantasme. Le propre d'un discours éducatif sur la sexualité n'est-il pas de dire tout en dissimulant ?

---

La diffusion de masse de la pornographie sur internet, qu'on le déplore, l'encourage ou le politise, est tout simplement un fait.

---

<sup>28</sup> Nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage dont s'inspire cet article : *Psychanalyse et pornographie*, Paris, La Musardine, Coll. L'attrape-corps, 2016.

La psychanalyse en reçoit les discours de la place qui est la sienne dans les cures ou, selon une formule de J. Laplanche, « hors les murs », ce qui signifie en se portant au-devant des phénomènes culturels. Le porno est une donnée de la sexualité aujourd'hui, non pas uniquement comme la source de ce qui ne fut jamais aussi accessible de l'excitation sexuelle dans le champ du voir, assumée ou non, solitaire ou non, mais aussi comme un lieu de savoir, de *voir ça*. Il existe aujourd'hui, du fait de l'extension d'internet, une normalisation du porno. Cette normalisation entraîne l'inévitable existence d'un produit sur un marché qui exerce ses effets de tentation et d'attraction. Elle produit un « savoir de masse », c'est-à-dire accessible à tous sans nécessité d'une initiation. Seule demeure une initiative. Le porno, par opposition à la pornographie qui appartient à toute culture, renvoie au champ contemporain de la visibilité du sexe. On pourrait dire que le porno, depuis son extension sur la scène du « net » est le nom donné à cette nouvelle visibilité de la sexualité. Alors ne faut-il pas oublier comme l'énonce P.L Assoun que

« La pornographie, comme représentation d'actes sexuels visant l'excitation chez le spectateur ou le lecteur, apparaît d'abord comme un dispositif social : entendons qu'elle est suscitée pour fournir une réponse à la condition sociale de l'excitation sexuelle ». (2013, p. 235).

### ❖ Les jeunes au-devant de l'écran du « porno »

Peut-on dire que c'est devant l'écran de leur ordinateur ou de leur smartphone et dans l'intimité de ce face à face que les jeunes font l'apprentissage de leur sexualité, laquelle en reçoit les influences pour le pire ou le meilleur ? Les enquêtes et la recherche clinique montrent que les réactions des adolescent(e)s face à la pornographie sont diverses et mêlent des sentiments contradictoires : dégoût, peur, malaise mais

aussi excitation festive, curiosité, apaisement. Parfois le porno « marquera » leur histoire intime d'un « coup de foudre » (en tant que bonne ou mauvaise rencontre) qui accentuera leur pratique voyeuriste plus ou moins durablement. Les conséquences de l'exposition au porno sur les adolescents sont difficiles à déterminer, si ce n'est à y apporter ses projections moralisantes et empreintes de ses propres refoulements. La psychanalyse elle-même et bien souvent la psychologie y apportent leur lot de jugements et postulent plus qu'elles ne démontrent la nocivité de la pornographie. Etrangement, ce qui est « évité » et non-dit est que la pornographie, aussi bien chez les jeunes que chez les adultes, n'est pas intéressée par la finalité d'une relation sexuelle, mais elle est une recherche d'une source d'excitation immédiate, à portée de main, si j'ose dire, résolue dans un acte masturbatoire. Et il serait faux de prétendre que la masturbation soit un empêchement à une sexualité partagée. La masturbation est une pratique courante à des degrés divers dans la sexualité de l'adulte. Elle est cependant un sujet difficile à aborder y compris dans le cadre d'une analyse. Si elle est plus ou moins reconnue, il est toujours difficile d'accéder aux fantasmes qui l'accompagnent aussi bien qu'aux « techniques du corps » qui définissent sa réalisation<sup>29</sup>.

« Malgré l'intérêt précoce prêté à la masturbation dans l'histoire de la psychanalyse, la plupart des écrits à ce sujet concernent uniquement la masturbation infantile. Et pourtant la masturbation est un élément familier dans le discours des adultes en analyse. Cette masturbation emprunte, évidemment, des parures cliniques très variées

---

<sup>29</sup> Nous laissons de côté pour l'heure la masturbation compulsive, obsessionnelle, qu'on peut qualifier de transnosographique, c'est-à-dire affectant tout type d'organisation psychopathologique.

qui peuvent aller des mises en scène fétichistes-sadomasochistes à la masturbation banale et sporadique des gens qui ont, par ailleurs, des relations hétérosexuelles satisfaisantes » (McDougall, 1978, p. 75).

Si personne n'ose aujourd'hui condamner cette pratique, comme elle le fut religieusement et médicalement tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, très étrangement, ce sujet qui fit couler tant d'encre, est aujourd'hui un sujet qui se tait. Ce que souligne A. Giami :

« La pornographie a parmi ses fonctions celle de stimuler l'activité sexuelle (principalement masculine) et de contribuer à la masturbation. Il s'agit là de l'impact majeur de la pornographie sur l'activité sexuelle qui est paradoxalement celui qui est le moins évoqué... On retrouve peut-être avec la pornographie l'un des tabous touchant à l'évocation de la masturbation » (2002, p. 14).

Bien des textes de cliniciens qui abordent la question de la pornographie laissent de côté ce qui pourtant est une composante centrale du plaisir à regarder du porno et à s'en exciter. La masturbation peut être une « réserve psychique », un espace préservé de la sexualité partagée.

### ❖ La séduction du porno

La grande question est celle de la *séduction* par l'image pornographique. L'offre érotique s'expose aujourd'hui sur un marché sans secret, en particulier pour les adolescents pour qui le maniement des nouvelles technologies est « une partie de plaisir ». Le « regardeur » de la scène porno n'est plus un initié, il est un badaud qui s'éprouve dans un espace de séduction. En cela, il apparaît que la séduction n'est pas ce pur attrait émanant de l'autre mais surtout un temps d'élaboration de la sexualité pubertaire. La séduction est ce par quoi est problématisée la rencontre du sujet et du sexuel issu de l'autre.

A l'adolescence (mais plus précisément depuis l'adolescence), la jouissance pose question. Qu'en est-il de la question de l'autre ? Ainsi la séduction devient un espace à inventer par l'adolescent : espace du fantasme où se jouent les scènes imaginaires répétées de la rencontre des sexes. La séduction comme espace signifie qu'elle est un lieu d' « événements des corps », lieu de la reconstruction du fantasme qui rend possible le positionnement psychique/sexué.

La séduction est une notion psychanalytique qui dépasse le sens ordinaire du mot. Il est utilisé par Freud pour donner une explication aux origines du symptôme hystérique, à partir de l'idée d'un « événement » sexuel issu de l'autre. Les patients, dans le cours de leur traitement, se remémorent des événements de séduction sexuelle :

« Il s'agit de scènes vécues où l'initiative revient à l'autre (généralement un adulte) et pouvant aller de simples avances en paroles ou par gestes jusqu'à un attentat sexuel plus ou moins caractérisé, que le sujet subit passivement avec effroi » (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 436).

Freud par la suite, et cela sera inaugural pour la psychanalyse, doutera de la « véracité » de ces scènes de séduction pour montrer qu'elles sont le produit de formations fantasmatiques, liées à la sexualité infantile. La séduction du fantasme (par le fantasme) se substitue à l'idée de la séduction réelle par un tiers.

La masturbation infantile est le thème, l'acte originaire de l'avancée de la recherche freudienne qui noue sexualité infantile et production du fantasme. C'est parce que la masturbation est l'activité la moins pensable par l'enfant que le fantasme (fantasme de viol, scène de séduction...) est construit comme mode d'apparition dans l'Autre de cette activité.

« J'ai appris à ramener maints fantasmes de séduction à une tentative de défense contre le souvenir de l'activité sexuelle propre, la masturbation infantile. » formule Freud.

Ainsi le fantasme participe de la formation même, de l'essence même de la sexualité infantile.

La masturbation « réoccupée » par le sujet adulte est, dans l'après-coup de la période infantile, coextensive aux fantasmes qui l'accompagnent et la rendent possible. Et ces fantasmes, Freud n'a cessé de le dire, renvoient à des thématiques centrales que la puberté « recompose » : contemplation des rapports sexuels, séduction, menace de castration, fantasmes relatifs au ventre maternel. Je défends ainsi l'idée que le « porno », cet objet ordinaire de l'espace internet, participe, non parfois sans difficulté, du passage adolescent en lien avec l'irruption du « sexuel pubertaire » (P. Gutton). C'est ainsi sur la scène masquée, théâtralisée du « porno » que peuvent s'improviser les mouvements de la sexualité qui, en quelque sorte se socialisent. La sexuation pubertaire est le lieu d'une interprétation quant à l'énigme nouvelle posée par cet Autre de l'acte sexuel avec lequel je dois « faire ».

La critique souvent avancée, plus affirmée que démontrée, est que l'afflux d'images érotiques assècherait la capacité fantasmatique. La correspondance image/fantasme viendrait à s'interrompre comme si l'image empêchait l'auto-crédation du fantasme, et rendait inactive cette essentielle correspondance entre l'image et le fantasme. Ce qui est recherché est l'excitation et sa décharge en un processus de court-circuit de la dynamique interne du fantasme. Ce mouvement rejoint le modèle proposé par Freud de ce qu'il appelait au commencement de sa recherche l'étiologie sexuelle des névroses actuelles. Ainsi la neurasthénie, la névrose d'angoisse

et plus tard l'hypochondrie<sup>30</sup> sont dites névroses actuelles en tant que reflet de la sexualité en acte. Ce sont les conditions étiologiques d'apparition, comme le coït interrompu, la masturbation excessive ou l'abstinence qui, en produisant de la décharge inadéquate et de l'insuffisance psychique, établissent « Une relation univoque et spécifique avec l'étiologie de chacune des grandes névroses » (Freud, 1895).

Le groupe des névroses actuelles se distingue des psychonévroses de transfert (hystérie d'angoisse ou phobie, hystérie de conversion, névrose obsessionnelle). Les symptômes de la névrose actuelle (fatigue nerveuse, ennui, dépression) résulteraient d'une transformation sans symbolisation de l'énergie somatique frustrée, ceux-ci ne revêtant aucune signification à déchiffrer. Ils sont comme une résonance pure de ce qui ne s'élabore pas psychiquement et comme effet de non-jouissance. Depuis son article de 1895 : « *Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de "névrose d'angoisse"* », névrose d'angoisse et neurasthénie constituent l'expression clinique d'un échec, celui de l'accomplissement psycho-physique du désir sexuel, échec qui porte au « sacrifice de la satisfaction sexuelle ». Ce qui se maintient comme excitation (par l'abstinence ou le coït interrompu) sans parvenir au psychique produit une accumulation pulsionnelle non élaborée qui s'exprime comme angoisse. Lorsque l'excitation somatique se disperse, « est dissimulée par court-circuit » (masturbation ou pollution nocturne), cela conduit à l'appauvrissement pulsionnelle neurasthénique. Le lien qui unit neurasthénie et névrose d'angoisse et qui les qualifie

---

<sup>30</sup> Si ces appellations cliniques ont aujourd'hui disparu, il reste que les symptômes qui lui étaient associés sont toujours présents dans le champ très large des dépressions contemporaines.

comme actuelles, est que la source d'excitation, la cause déclenchant le trouble, se trouve dans le domaine somatique, comme défaut de « l'action spécifique ou adéquate » et non pas, comme dans l'hystérie ou la névrose obsessionnelle dans le domaine psychique, c'est-à-dire lié à un conflit issu de la sexualité infantile.

En laissant de côté la question du facteur décisif des pratiques sexuelles « inadéquates » auquel les analystes ne croient plus guère, ce qui ne peut être mis de côté est la question de la douleur somato-psychique en tant qu'effet sur le sujet d'un manque à jouir de son objet. Le sujet peut rencontrer la fatigue, l'ennui comme symptôme actuel de sa défaillance à jouir de l'objet. Sa douleur est ainsi trouble de l'économie de la jouissance en un carrefour du psychique pour un affaiblissement du moi.

### ❖ L'après-coup des théories sexuelles infantiles

Nous pouvons suggérer que le porno est une « scène prostitutionnelle » en ce sens qu'il soumet l'amour à la question (au sens de torture). Il met l'amour à l'écart. La mise à l'écart de l'amour signifie sa mise en quarantaine pour observation. Alors on observe. La « scène prostitutionnelle » dans le champ du fantasme s'oppose à la scène d'amour mais ne l'exclut pas. L'amour est « posé » sur le fond de son rejet.

Essayons de définir le « style » de la scène porno : un flux d'images sur des points intimes du corps, élargissements, agrandissements, grossissements, démultiplications, à tout prendre une méthodologie expérimentale<sup>31</sup>. La scène amou-

---

<sup>31</sup> Selon P. Baudry, ce qui caractérise l'image porno est la précipitation de la scène, le sexe est là, sans avant et sans après, la saturation des pratiques, juxtaposées les unes aux autres, sans plus de logique que leur accumulation, et la professionnalisation qui fait que le sexe porno est démonstratif et .../...

reuse, si l'on s'y risque, ne montre rien, ne peut rien montrer. Elle est une idée, un choix narratif. Elle peut bien renvoyer à des souvenirs, des traces, des objets, des séries nostalgiques, mais elle est toujours un tout irréductible à un élément. Elle est même sur le point de se dissoudre dès lors qu'on la ramènerait à un point qui la résumerait. C'est une histoire. La scène porno de son côté est un ensemble morcelé, une dé-monstration. C'est une antithèse d'histoire. Elle est en ce sens imprégnée du registre du fonctionnement de l'inconscient : l'atemporalité, la figurabilité, le principe de non contradiction, l'union des contraires, indifférence à la réalité et régulation par le principe déplaisir-plaisir.

Je défendrai l'idée que, par sa profusion d'images démonstratives et de « techniques du corps », les scènes prostitutionnelles du porno sont les espaces où se jouent et se répètent les théories sexuelles de l'adolescent, l'après-coup des théories sexuelles infantiles.

Ce que la psychanalyse appelle les théories sexuelles infantiles désigne le savoir construit par l'enfant pour répondre à ces énigmes posées par ces fantasmes que Freud qualifie d'originaires (*Urphantasien*) et résoudre les questions liées à la sexualité : son origine, le fait même de la sexualité, la différence des sexes.

A l'adolescence,

« Le choix d'objet s'accomplit tout d'abord dans la représentation, et la vie sexuelle de l'adolescence n'a guère d'autre latitude que de se répandre en fantasmes,

---

performant. Voir *La pornographie et ses images*, Paris, Press Pocket, 2<sup>e</sup> éd., 2001.

c'est-à-dire en représentations qui ne sont pas destinées à se réaliser » (Freud, 1905, p. 169).

Les fantasmes nocturnes et les rêveries diurnes à contenu érotique de cette période prolongent les recherches sexuelles infantiles oubliées au cours de l'enfance.

« Parmi les fantasmes sexuels de la puberté, quelques-uns sortent du lot, qui se distinguent par le fait qu'ils sont universellement répandus et largement indépendants du vécu de l'individu. Tels sont les fantasmes de la contemplation du rapport sexuel des parents, de la séduction précoce par des personnes aimées, de la menace de castration, les fantasmes relatifs au ventre maternel... » (Freud, 1905, p. 170).

La première de ces théories sexuelles nous dit Freud est liée à la méconnaissance de la différence des sexes.

« Cette théorie consiste à attribuer à tous les humains, y compris les être féminins, un pénis » (1908, p. 19).

La représentation d'une femme pourvue d'un pénis réapparaît dans les rêves de l'adulte aussi bien que dans les représentations des mythes sous les formes classiques de l'hermaphrodisme. Devant la question de ce qui fait rencontre entre les corps et qui pourrait répondre à l'origine de l'enfant, le petit sujet bute sur l'ignorance de la possibilité de la pénétration.

« Quand l'enfant semble en bonne voie pour postuler l'existence du vagin et reconnaître dans une telle pénétration du pénis du père dans la mère cet acte par lequel l'enfant apparaît dans le corps de la mère, c'est là que la recherche s'interrompt, déconcertée : elle vient buter sur la théorie selon laquelle la mère possède un pénis comme l'homme et l'existence de la cavité qui reçoit le pénis demeure inconnue de l'enfant » (p. 21).

Cette méconnaissance du vagin a pour conséquence, et même logique, que l'enfant investit la représentation de l'orifice intestinal comme seule explication à ce qui sort et rentre.

« L'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle ».

Ou bien encore le ventre doit être ouvert, s'il ne s'ouvre pas l'enfant doit sortir par ce creux qu'est le nombril. Une autre voie typique de la théorisation infantile est initiée lorsque l'enfant est « témoin » des rapports sexuels de ses parents, ce témoignage pouvant reposer davantage sur des bruits inhabituels entendus du côté de la chambre close ou encore à partir du coït observé entre des animaux, par derrière, « *a tergo* » écrit Freud.

Il en vient à cette « Conception sadique du coït : il y voit quelque chose que la partie la plus forte fait subir avec violence à la plus faible » p. 23).

Les jeux de bagarres entre enfants ne sont pas sans parodier ce qui est imaginé de cette lutte des corps dans l'acte sexuel. Le sang qu'il peut aussi découvrir dans le lit ou sur le linge de la mère est la trace de ce combat. Une autre conception de l'union entre la mère et le père voudrait que ceux-ci urinent l'un devant l'autre ou bien encore que l'homme urine dans ou sur la femme, le sperme étant ignoré. C'est aussi par le baiser que peut se concevoir le fait de faire un enfant, la bouche prenant ici la voie de l'acte sexuel.

Si l'ensemble de ces théorisations qui constituent le cœur des fantasmes infantiles sombre sous le coup du refoulement, elles demeurent dans la dynamique de l'inconscient toujours actives et articulent toujours le savoir à l'obtention de l'excitation. Cette attache à la scène actuelle du porno est en ce sens une excitation liée à la recherche ancienne de savoirs. Le fantasme en tant que théorie sexuelle est un savoir en tant qu'il permet à un sujet de s'accorder à son objet.

On pourrait sans difficulté dans nombre de *scenarii* qui structurent le porno, au-delà bien sûr de leur infinie diversité, déceler tous ces points de savoir et de théorie qui font jouissance : le corps féminin pourvu d'un pénis que celui-ci soit artificiel ou dans la visibilité du clitoris hypertrophié, la contemplation du rapport sexuel, la conception sadique ou effractive du coït, l'analogie entre l'éjaculation et la miction sur le corps de l'autre. C'est pourquoi nous disons que le porno est là où du savoir fait jouissance. Le savoir dont on jouit en regardant du porno est lié à ces recherches originaires sur le sexuel, à ce qu'on doit bien appeler une recherche de vérité mais en tant qu'impossible à atteindre.

Cet événement que je décris de la relance du fantasme et de sa fonction - l'après-coup des théories sexuelles infantiles - est nécessaire à ce qui se mettra en place dans la sexualité agie du sujet. Cela répond de la transformation du fantasme, de sa « mutation » même à l'adolescence pour reprendre un mot de S. Lesourd (2004).

Si la scène porno participe, à sa mesure, de la relance du fantasme, il faut cependant bien se garder de conclure à un lien de cause à effet entre ce qui est vu et ce qui est agi. Ce qui autorise à douter - et la clinique est là pour en témoigner - de l'idée trop simple d'une imitation de ce qui est vu dans l'agir sexuel. Les ados ne répètent pas sur la scène de leurs ébats sexuels des morceaux appris sur l'écran du porno. Sans doute y a-t-il un effet de stimulation sur la dynamique libidinale, sur le désir, mais cela ne peut être réduit à un effet de mimésis, de copiage. La « fabrication » de sa sexualité est plus ici de l'ordre du bricolage à *faire* avec l'image, *faire* avec l'image sa propre scène.

### ❖ La violence de l'image

L'idée qui court dans le débat public quant à l'exposition des images porno repose sur « l'indistinction entre la violence et la pornographie » et la dénégation du caractère fictionnel de la représentation.

« L'image pornographique relèverait de l'effraction, du viol » (Felgine, 2005, p. 518).

Le souci subséquent est dès lors de protéger le jeune public d'une forme de « séduction » par la sexualité « révélée » des adultes. La réponse de la psychanalyse à cette problématique de l'image violente et « traumatogène » va d'une certaine indifférence à la condamnation. A l'appui de la condamnation, l'argument savamment agencé (sans nier pour autant la capacité de tout sujet à « faire » avec l'image et s'en dépêtrer), est de considérer l'image pornographique

« comme une image écrasante car centrée sur le seul caractère visuel et présentant des scènes sans enjeux scénaristiques, sans formalisation qui mettrait en scène l'image. En effet, le caractère cru de sexes filmés en gros plan s'oppose au caractère voilé de la séduction sexuelle tempérée par la tension existant entre ce qui est montré et ce qui est caché. Cet écart serait un organisateur du désir, tandis que l'image pornographique aurait un effet de rabattement du fantasme sur le réel, à montrer des images non seulement crues mais faisant du corps un objet partiel, découpé par des gros plans » (Houssier, 2008, p. 15).

Ce qui serait violent, si l'on donne à ce terme sa portée la plus forte, est lorsque le sujet est débordé par ce qui lui vient de l'extérieur sans être psychiquement en mesure d'élaborer, de lier affects et représentations. Ce qui fait alors « trauma », c'est ce qui ne peut pas être « pensé », c'est-à-dire contenu à l'intérieur d'une « création » fantasmatique. Néanmoins la

violence « manifeste » des images, l'« évidence » de leur crudité, ne peuvent suffire à déterminer leur portée traumatique. Une hypothèse que la clinique des adolescents autorise, est que la « violence » des images peut être la condition d'un travail d'élaboration indispensable. La propension des adolescents à aller vers (et non pas seulement à subir) des scènes extrêmes, du porno à l'horreur, n'est pas l'effet d'un penchant malsain mais la voie de la « mise en figure » de la « violence ordinaire » du sexuel.

« Les adolescents, écrit F. Marty, sont attirés par la violence de l'image, comme une façon pour eux de trouver une voie de figuration à leur propre violence, celle que leur fait vivre le fantasme pubertaire : une façon de (se) représenter ce qu'ils éprouvent pour devenir plus familier avec leur propre monde interne qu'ils ne parviennent que difficilement à percevoir (ils auraient plutôt tendance à le fuir), encore moins à interpréter » (2008, p. 58).

L'environnement culturel des adolescents, très largement porté par le numérique, ne cesse d'être le tenant-lieu de leur initiation, pourvoyant à l'élaboration de leur « culture intime ». Guy Lavallée voit même dans l'« emprise » de l'image violente et érotique sur la psyché de l'adolescent une fonction « antitraumatique », en se substituant peut-être au soutien en déshérence du groupe familial.

« Les idéaux familiaux et sociaux ne permettent plus à l'adolescent de s'initier « in vivo » à sa sexualité brute, en protégeant ses objets de tendresse et ses objets idéaux. Aujourd'hui, l'initiation viendra souvent de l'image pornographique de son choix, omniprésente sur internet » (2008, p. 125).

Si l'on se garde bien de rabattre la notion d'initiation à un travail d'imitation de ce qui est perçu, mais en lui conservant

sa fonction d'élaboration symbolique, d'invention du rapport toujours singulier à la « chose » sexuelle. La *sexualité* du porno, venant le plus généralement en « préliminaire » de l'accomplissement de l'acte, est une initiation à bas bruit.

« L'expérience sexuelle potentielle traumatique peut être transformée en auto-érotisme en mobilisant l'hallucinatoire psychique grâce à l'hallucinatoire de l'image, ceci est assez évident pour la perception d'images érotiques accompagnant une masturbation. Pour l'adolescent, ce type d'image vient pallier l'absence d'objet et le manque de maturité psychique rendant impossible l'expérience réelle » (Lavallée, p. 126).

Je conclurai en disant que, si le lien d'une image regardée à un passage à l'acte violent (ou un désordre psychique), n'est jamais à exclure, la question de la prédictivité de l'acte est étrangère à la position analytique. C'est pourquoi le souci prophylactique peut certes relever d'une démarche socio-éducative et donc idéologique mais ne peut que « troubler » la réserve d'un clinicien qui se recommande de la psychanalyse. L'éthique psychanalytique est de s'en tenir à une certaine « ignorance ».

A la question de savoir ce qu'il fallait dire aux enfants en matière de sexualité, dans un contexte certes différent, Freud affirmait l'impossible de la bonne réponse mais insistait sur l'idée que la sexualité ne peut être éludée par les adultes et éducateurs dans le même temps que doit être reconnu le caractère nécessairement dissimulé de celle-ci. Peut-on imaginer ce que Freud aurait pu dire de ce phénomène contemporain de l'hypersexualité, des nouvelles technologies comme fenêtre de savoir ? Gageons au moins qu'il ne l'aurait pas fermée.

## BIBLIOGRAPHIE

- ASSOUN P.L., 2013, *L'excitation et ses destins inconscients*, Paris, PUF.
- BAUDRY P., 1997, *La pornographie et ses images*, Paris, Pocket.
- BIDAUD E., 2016, *Psychanalyse et pornographie*, Coll. L'Attrape-corps, Paris, Edit. La Musardine.
- FELGINE A., 2005, « Article : Violence », dans *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, p.518-519.
- FREUD S., [1895], 1973, « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de névrose d'angoisse », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, p. 15-38.
- FREUD S., [1905], 1995, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard.
- FREUD S., [1908], 1973, « Les théories sexuelles infantiles », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, p. 14-27.
- GIAMI A., 2002, « Que représente la pornographie ? », in Bateman S., *Morale sexuelle*, Paris, Cerses/CNRS Ed., p. 33-65.
- GUTTON P., 1991, *Le pubertaire*, Paris, PUF.
- HOUSSIER F., 2008, « Introduction », dans *La violence de l'image*, dir. F. Houssier, Paris, Edit. In Press, p. 11-21.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- LAVALLEE G., « Destins de l'hallucinatoire : images traumatiques et antitraumatiques », in *La violence de l'image*, dir. F. Houssier, Paris, Edit. In Press, p. 119-146.
- LESOURD S., 2004, « Reconstruction narcissique du moi adolescent », *Figures de la psychanalyse*, n°9, p. 25-34.
- MARTY F., 2008, « Images violentes à l'adolescence », in *La violence de l'image* (dir. Houssier F), Paris, Edit. In Press, p. 49-69.
- McDOUGALL J., 1978, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard.

